

Durand Castro NDJIMOU

Repenser la guerre pour panser les nouveaux conflits



FROM POWER POLITICS TO WEAKNESS POLITICS

OPTIMUM BOOK

*«Le grand miracle de la mondialisation est de
remettre l'homme au centre du monde»*

Bertrand Badie

*Pour Papa,
Merci pour ton indéfectible confiance.*

« Notre nouvel adversaire n'est pas un Etat ».

Mon maître, Bertrand BADIE

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS

PREFACE

INTRODUCTION

PARTIE I : LA GUERRE COMME ADN DU JEU
INTERNATIONAL

Chapitre 1 : THEORIE ET STRATEGIE DE LA SECURITE
INTERNATIONALE

1 La théorie de la sécurité internationale

1.1 La sécurité : un concept insaisissable ?

1.2 La sécurité dans les relations
internationales : sécurité collective, sécurité
internationale, sécurité humaine...

2 Les stratégies de la sécurité internationale

2.1 Stratégies coercitives

2.1.1 Stratégies de guerre

2.1.1.1 Stratégies offensives

2.1.1.2 Stratégies défensives

2.1.2 Stratégies coercitives visant à
empêcher la guerre

2.1.2.1. Le jeu de la coercition

2.1.2.2 Les formes de la coercition

2.1.2.3 L'efficacité de la coercition

2.2 Stratégies incitatives

2.2.1 La paix par la démocratie

2.2.2 La paix par l'économie et les
échanges

2.2.3 La paix par le droit

Chapitre 2 : APPROCHE POLITIQUE DE LA GUERRE

1. Transformations de l'ordre international et sciences sociales
2. Comment expliquer la violence inexplicable de la guerre ?
3. La guerre : lutte omniprésente pour l'existence, et conflit armé entre êtres humains
4. Etudes empiriques et explications théoriques de la guerre
5. Guerre froide et niveaux d'analyse
6. Guerre et Economie
 - 6.1 Une relation complexe
 - 6.2 Les analyses économiques de la guerre
 - 6.3 La guerre potentielle, entre désarmement et course aux armements

PARTIE II : FAIBLESSES DE LA PUISSANCE OU PUISSANCE DE LA FAIBLESSE

Chapitre 1 : L'OPTIMISME DES OBSERVATIONS SUR LES GUERRES RECENTES

1. Le retour de l'Etat de guerre
2. Guerre contre le terrorisme, paramilitarisme et retour à l'échelle Interétatique sur arrière-plan transatlantique

Chapitre 2 : LA FIN DE LA PUISSANCE ET LE CHAMP IMMATERIEL

1. Le délitement de la Puissance
2. Le champ immatériel
 - 2.1 La guerre psychologique
 - 2.2 Les Actions civilo-militaires

CONCLUSION

ABBREVIATIONS

BIBLIOGRAPHIE

AVANT-PROPOS

En refusant d'explorer de manière prosaïque la cindynique des enjeux de paix dans un contexte mondial globalisé, l'auteur, en durkheimien convaincu, présente dans cet ouvrage une approche conceptuelle et empirique de l'analyse des conflits. Cet essai propose un regard nouveau sur la construction du « lien social » comme bouclier de paix. En l'absence de ce socle-là, l'altérité devient la monnaie commune. Le jeu de la puissance s'érigeant ainsi en déterminant d'une conflictualité qui trouve ses limites dans son entropie. C'est le caractère imprédictible de ces nouveaux conflits qui structure désormais les forces de la faiblesse et commande un nouveau « point de vue ».

PREFACE

La notion de guerre est un sujet qui demeure encore aujourd'hui délicat et controversé dans la vie civile. Cependant, l'approche de l'auteur présente une innovation majeure. En effet, l'on peut se poser la question de savoir si la guerre ne porte pas en elle un processus, beaucoup plus central chez l'homme, à fonder ce qui fait en lui son humanité. Je parle de cette humanité comme point central dans la nature humaine, c'est-à-dire une approche nécessaire et créatrice de ce qui lui permet de vivre en cité.

Et si la guerre faisait appel à la nature de l'homme par sa volonté à fonder une société ? Cette première question qui a été rapidement soulevée sous-entend que la guerre n'a pas pour but de mener à la paix. La paix est une conséquence induite possible. On a trop vite oublié que la guerre cherche la victoire, non la paix. Elle ne porte pas les folies de l'homme mais au contraire, un processus rationnel à fonder son être, dans son humanité, dans l'acte.

Car, il n'y a rien de plus rationnel que la stratégie dans la relation des hommes en train de rechercher une victoire. Elle porte des idées qui révèlent d'un engagement de l'homme à être Homme au cœur même d'une spiritualité qui lui est supérieure (peu importe s'il est question d'humanisme ou de distance théologique plus ou moins important). Et cette démarche ne divise pas, mais recherche l'unité par ses limites. Ainsi, la victoire dans son unité rompt avec la diversité de la matière et s'impose elle-même comme un acteur rationnel. Il est bien question-là de rationalité dans la convergence du tout vers une unité.

Pourtant, la guerre menace la vie de l'homme et menace sa destruction lors des affrontements. Peut-on parler d'humanité quand cette humanité se fonde sur l'atteinte même de cette dernière ? Sur l'opposition des hommes, et non leur unité à priori ? La guerre laisse à montrer des obscurités les plus profondes de l'homme à détruire, avec toujours plus de technique, l'Homme. Elle montre surtout la capacité du progrès technique à neutraliser le progrès social dans la destruction de l'Homme. Remarquons que la réflexion de l'auteur sur la relève de la notion de guerre nécessaire se porte d'abord sur l'essence même de la guerre inévitable et fondatrice.

Cependant, sa mise en œuvre pratique n'est pas contrariée car, si la mort est une possibilité, elle reste une option dans la multitude des manières de décliner la guerre. Il s'agit, dans une société, d'un processus d'équilibre et d'influence (active ou passive). Il y a quelques années, un virus était une maladie. Aujourd'hui, un virus naturel ou non produit une guerre par lui-même. Dans un monde où l'on n'a pas besoin d'ennemis, l'homme se souvient qu'il est son pire ennemi. Mais aussi, la seule unité possible. Son humanité est diverse, mais son humanité est « un » dans l'acte.

Faire la guerre ne passe pas forcément par la mort de l'autre, mais par la victoire au fait du rapport de force à la frontière instable de deux cités. Il peut être ainsi question de guerre économique, de guerre financière, de guerre militaire, de guerre de communications, etc.

Et la paix dans tout ça ?

Si la guerre ne mène pas à la paix, mais à l'équilibre dans la capacité supérieure de l'homme à fonder une société au regard d'une notion unique de frontière, que devient la paix dans cette démarche ? En effet, l'on "fait" la guerre mais

l'on « est » en paix... Ici, la guerre nécessaire dans son acte l'est comme d'un processus induisant la paix dans sa contingence.

Guerre et paix ne sont plus nécessairement liées, la guerre recherche la victoire, mais guerre et paix occupent des équilibres. La paix occupe l'espace d'une « non-guerre » dans son processus d'ajustement permanent vers une rupture prochaine. Dans la guerre comme en l'homme, cette adaptation supérieure tient au fait que la rupture ne s'oppose pas à la continuité. Elle en fait partie car, l'homme fonde son être dans son devenir. L'homme pense, et fonde le bien. Il y place ses ambitions mêmes les plus individuelles dans la cohérence d'un tout : la cité. La guerre fonde défend et intègre les cités, dans l'ajustement de leurs différences, aux limites qui les définissent. Il est donc question de continuité dans la rupture aux frontières.

La guerre dans son équilibre nous pousse ainsi à penser un processus d'équilibre dynamique là où la paix pousse à penser un équilibre stable. Dans la mesure où le monde change et évolue rapidement, l'équilibre stable de la paix qui pensait tendre vers l'idéal permanent devient un équilibre temporaire... Alors que, la guerre dans son processus d'adaptation devient une condition à l'ajustement permanent. Si la diplomatie est un acteur essentiel pour penser la paix directement, l'auteur propose aujourd'hui de penser la guerre dans ses frontières de nature politique, militaire, financière, ou autres, afin d'encadrer les relations de force et faciliter ces ajustements. En effet, la guerre est multiple dans son essence même à chercher à fonder l'Homme. Dans sa réalité, elle peut aussi le protéger et ne pas mener à sa destruction. Penser les guerres est une manière de penser les paix (comme un équilibre temporaire) qui pourrait tendre de manière, cette fois-ci pragmatique, à devenir permanente.

Loïc Noël BARON, PhD/Aud

INTRODUCTION.

Les accords d'Evian signés le 18 mars 1962 sont venus mettre un terme à la Guerre d'indépendance en Algérie. Proclamations de principe, ces accords jettent les bases et définissent les cadres d'une Algérie et d'un État algérien en devenir avec lequel la France espère établir des relations de coopération nouvelle. L'on ne peut cependant s'empêcher de constater que c'est au moment de la défaite militaire du Front de libération nationale (FLN) que l'opinion publique en France s'est retournée, pour aboutir à ces accords qui stipulent notamment que : « *la consultation d'autodétermination permettra aux électeurs de faire savoir s'ils veulent que l'Algérie soit indépendante et, dans ce cas, s'ils veulent que la France et l'Algérie coopèrent dans les conditions définies par les présentes déclarations*¹ ». Cet épisode de notre histoire post-westphalienne² vient mettre sous le joug l'écart naissant entre victoire militaire et victoire politique.

Quelques années plus tard, en 1967, alors que d'un point de vue militaire la guerre ne tournait pas à l'avantage des « Viet Cong »³ et l'armée nord-vietnamienne incapable de concurrencer la puissance de feu américaine et sa mobilité, la grande offensive du Têt marque un tournant dans ce conflit entre le Vietnam du Sud et le Vietnam du Nord, sous fond de guerre froide. L'offensive du Têt commença doucement à la mi-janvier 1968 dans la zone la plus reculée du Sud-Vietnam au Nord-Ouest. Mais le 31 janvier, les combats éclatèrent dans tout le pays. Les combats rudes étaient rapportés par des journalistes qui, pour la première fois dans l'histoire de la guerre, rapportaient quasi journalièrement, les faits et méfaits de la guerre. Entre

vérité et contre-vérité, les pertes en vies humaines dans les rangs des soldats américains allaient choquer l'opinion publique qui devenait de plus en plus réfractaire à l'idée d'un engagement dans une guerre si lointaine. *Le débat d'ampleur national qui secoua les USA après les premières attaques communistes du Têt suggéra que le peuple américain n'apporterait pas son support à une guerre longue, indécise, et sans but précis.* En fait, l'opinion publique américaine fut totalement abasourdie par les attaques nord-vietnamiennes. Les leaders du gouvernement américain l'avaient persuadée que la guerre était en train d'être gagnée, ce qui pour finir était vrai à la fin de l'année 1967. Cependant, *l'opinion publique subit une sorte de dislocation psychologique à cause de l'offensive du Têt.* La réalité des attaques, du moins l'image qu'en rapportèrent les médias, était presque à l'opposé de celle qu'avait en tête le peuple américain. *Aucun civil n'avait imaginé qu'une attaque coordonnée de cette ampleur et de cette violence puisse avoir lieu.*

Les médias étaient présents sur le terrain, *couvrant pour la première fois une guerre « en direct » et avaient un pouvoir immense d'influencer l'opinion* et donc, en partie, les choix du gouvernement.

Le 31 mars 1968, Lyndon JOHNSON⁴ annonça qu'il ne se présenterait pas pour un second mandat présidentiel, et déclara presque une halte dans les bombardements sur le Nord-Vietnam en exhortant Hanoi à accepter des négociations pour la paix. La suite des événements a été l'annexion du Sud-Vietnam en 1975, par des communistes. Ceux-ci étaient galvanisés par les événements politiques post-retrait des USA, ayant menés à l'évacuation du dernier contingent américain et de quelques sud-vietnamiens privilégiés, par hélicoptère, à partir du toit de l'ambassade américaine de Saigon, lors de l'opération *Frequent Wind*, le